

## Paris est une fête

Ernest Hemingway (1899-1961)

C'est en 1964, qu'est éditée par la maison Scribner, de manière posthume, la version originale de l'ouvrage d'Hemingway, intitulée « A moveable feast »

«Paris est une fête» traduit de l'anglais (américain) par Marc Saporta est publié par Gallimard la même année.

En 2009, aux États-Unis, il y a eu une autre édition, revue et augmentée de huit courts récits, avec une introduction de Sean et un avant-propos de Patrick Hemingway, tous les deux petits-fils de l'auteur. Cette version est traduite en français et publiée en 2011 par Gallimard (collection Folio).

### L'auteur

Ernest Miller Hemingway est un écrivain, journaliste et correspondant de guerre américain.

Il est né dans l'Illinois en 1899, dans un milieu bourgeois, son père est médecin et sa mère musicienne.

En 1917, son diplôme en poche (baccalauréat), il renonce à suivre des études supérieures pour devenir journaliste, il a déjà l'ambition de devenir écrivain.

Lors de l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, il n'est pas incorporé à cause de sa mauvaise vue. Sa volonté d'agir, lui permet de rejoindre le front comme ambulancier avec la Croix-Rouge italienne en avril 1918. Quelques mois après, grièvement blessé, il est hospitalisé à Milan.

En mars 1921, présent comme journaliste en Anatolie, il témoigne de la violence de l'affrontement entre Grecs et Turcs.

En 1922, engagé comme correspondant étranger par un journal canadien, il s'installe à Paris avec sa première femme Hadley Richardson jusqu'en 1926, il rencontre alors, écrivains et artistes modernistes.

En 1927, il divorce d'Hadley et se remarie à Paris avec Pauline Pfeiffer, journaliste chez Vogue, après s'être converti au catholicisme. Il regagne les États-Unis dès 1928.

En 1937, prenant position pour les républicains, il part à Madrid, pour couvrir les événements de la Guerre civile espagnole. Il divorce de sa deuxième épouse à son retour d'Espagne, en 1940.

Durant la Seconde Guerre mondiale, il participe au débarquement et à la libération de Paris. Il est alors marié pour la troisième fois avec Martha Gellhorn qu'il a connu à Madrid. Ce troisième mariage se termine après la Guerre.

En 1946, il épouse Mary Welsh qui est sa quatrième et dernière épouse.

A partir de 1928 et jusqu'en 1960, à diverses reprises, Hemingway s'installe à Cuba. Lors de ses séjours, il écrit, se détend et consacre beaucoup de son temps à pêcher l'espadon.

En 1960, très souffrant, physiquement et mentalement, il abandonne Cuba pour se faire soigner aux États-Unis.

Hospitalisé, il subit un traitement par électrochocs et sédatifs, sans succès.

Il rentre chez lui, dans l'Idaho, où il se suicide en Juillet 1961.

Hemingway a souffert d'un trouble bipolaire et d'une maladie génétique, l'hémochromatose, provoquant de nombreux dommages physiques et mentaux.

Par ses voyages et ses engagements militaires, Hemingway a toujours cherché à se trouver dans l'action, au cœur de l'histoire en marche. C'est dans les différents événements vécus de l'intérieur qu'il trouve les fondements de ses romans.

Quelques exemples :

«Le soleil se lève aussi» paru en 1926, est le récit d'un journaliste américain à Paris, ville où il a vécu.

«Pour qui sonne le glas» roman publié en 1940 après la victoire des Franquistes est inspiré de son expérience de la guerre civile espagnole

Dans «Le vieil homme et la mer», décrivant le combat épique d'un vieux pêcheur et d'un gigantesque marlin, Hemingway se base sur ses diverses expériences de pêche.

C'est avec cette dernière œuvre de fiction parue en 1952 qu'il obtient le prix Nobel de littérature en 1954.

## L'œuvre

Après les terribles attentats terroristes du 13 novembre 2015, à Paris, sur les lieux du drame, des exemplaires du livre «*Paris est une fête*» ont été déposés au milieu des fleurs, des bougies et des divers et multiples hommages aux victimes. L'ouvrage d'Hemingway a ensuite été plébiscité par une vieille dame pacifiste lors d'une interview télévisée largement relayée.

Ce livre dont le titre à lui seul apparaît comme un manifeste de la civilisation contre la barbarie, de la joie de vivre face au terrorisme, est rapidement devenu un «best-seller» obligeant Gallimard à une réimpression en plusieurs milliers d'exemplaires.

### **Quelle est l'histoire de cet ouvrage ?**

En 1956, Hemingway reprend possession de deux malles-cabine entreposées à l'Hôtel Ritz depuis 1928, contenant des vestiges (pages de roman dactylographiées, carnets de notes, coupures de presse, etc...) de ses premières années parisiennes de 1921 à 1926. Comme le raconte son petit-fils, Sean Hemingway, «*C'est l'entrée en possession de ces matériaux, véritable capsule témoin de cette période capitale de sa vie* » qui l'a poussé à rédiger les mémoires de son premier séjour à Paris.

Une trentaine d'années après son passage dans la ville lumière, soit de 1957 à 1959, il travaille sur les «*Vignettes parisiennes*» nom qu'il donne alors à ses récits de «*fragments de vie*». Cette même année 1959, la première version de son texte est terminée, cependant il manque encore une introduction. Selon Mary Hemingway le livre est achevé en 1960 mais pas selon l'auteur qui continue à apporter des modifications à son manuscrit. De même, il dresse une liste d'intitulés possibles, comme : «*Espérer et bien écrire (Histoires parisiennes)*», «*Comment c'était*», «*Des gens et des lieux*», «*Comment tout a commencé*», «*L'œil des débuts et l'oreille (Le Paris des premiers temps)*» ...Parmi ses multiples propositions ne figure pourtant pas le titre devenu fameux et actuellement exhibé comme une grande claque à l'obscurantisme.

Quand Hemingway meurt en 1961 son ouvrage est donc inachevé et sans titre !

Pendant les trois années qui s'écourent entre la disparition de l'auteur et la première publication du livre, le manuscrit subit des amendements de la main de Mary qui rédige une préface à partir de fragments originaux, et de celle des éditeurs de la maison Scribner changeant l'ordre de certains chapitres.

C'est finalement Mary qui décide : l'appellation retenue, lui est suggérée par A. E. Hotchner, éditeur américain, qui se souvient de l'expression «*A moveable feast*» utilisée par Hemingway, au bar du Ritz, un jour de 1950 : «*Si vous avez eu la chance de vivre à Paris quand vous étiez jeune, quels que soient les lieux visités par la suite, Paris ne vous quitte plus, car Paris est une fête mobile* ».

Les fêtes religieuses mobiles sont celles dont la date dépend de celle, variable d'une année à l'autre, du jour de Pâques, et qui sont donc elles aussi, variables. Comme le raconte Patrick Hemingway, pour son grand père, l'idée de fête mobile est celle de : «*Une expérience primitivement ancrée dans un lieu et un moment où un état comme le bonheur ou l'amour se transforme alors en une entité mobile transposable dans le temps et dans l'espace*».

Dans la nouvelle édition de 2011, Patrick Hemingway, ajoute dix chapitres supplémentaires, composés pour le livre mais restés inachevés.

## Que nous raconte l'auteur ?

Il s'agit d'un récit de souvenirs du Paris des années 20, celui qu'Hemingway a connu lorsqu'il y vivait avec sa première femme Hadley. *"Mais tel était le Paris de notre jeunesse, au temps où nous étions très pauvres et très heureux »*. C'est un peu comme si, sortant des photos d'une boîte, en regardant chacune d'elles, on se souvenait de l'endroit où on était et des gens avec qui on vivait.

C'est donc une collection d'instantanés que nous découvrons, chacun illustrant un aspect de la vie parisienne ou une relation.

Hemingway raconte *«Comment c'était»*. Par exemple, pour se rendre chez les bouquinistes à la recherche de livres américains depuis la rue du Cardinal-Lemoine, où il vit, il nous guide : *« Il y avait plusieurs chemins pour descendre du haut de la rue du Cardinal-Lemoine à la Seine (...) » « mais de l'autre côté du bras de la Seine, se trouve l'île Saint-Louis avec ses rues étroites ses vieilles maisons (...) Vous pouviez vous y rendre directement ou bien tourner à gauche et longer le fleuve, face à l'île Saint-Louis, ... »*

Attachés aux lieux il y a des gens dont nous parle Hemingway, de simples pêcheurs à la pointe de l'île de la Cité. II s'intéresse à leur matériel et apprécie leur pêche *« (...) Les endroits poissonneux changeaient selon le niveau du fleuve, et les pêcheurs utilisaient de longues cannes... » « Ils attrapaient toujours quelque chose et faisaient souvent de bonnes pêches de goujons. Ceux-ci se mangent frits, (...) et je pouvais en dévorer des platées»*.

Les lieux et les gens le réjouissent et l'accompagnent : *«avec les pêcheurs et la vie sur le fleuve, les belles péniches et leurs mariniers vivant à bord (...) les grands ormes sur les berges de pierre le long du fleuve (...) je ne pouvais jamais me sentir seul au bord de la Seine.»*

L'auteur fréquente aussi la diaspora des américains installés à Paris. Il faut dire qu'en 1919, les États-Unis ont ratifié l'amendement sur la prohibition de l'alcool. Pour les artistes américains, leur pays n'est plus synonyme de liberté mais d'hypocrisie tandis que la France des années 20, représente un espace de liberté et de bien être : il n'y a pas de prohibition sur l'alcool, les mœurs sont plus libres, et la vie n'y est pas chère pour qui a des dollars, le taux de change étant particulièrement intéressant.

Dans ce contexte, Hemingway fréquente Alice Toklas, et sa compagne, Gertrude Stein. Cette dernière, écrivaine et grande collectionneuse de tableaux, initie le jeune homme qu'il est, à la peinture, celle de Picasso, de Cézanne, ...C'est dans son salon de la rue Fleurus qu'il fait la rencontre de Scott Fitzgerald, Ezra Pound, Dos Passos ou Sinclair Lewis, et de bien d'autres artistes ...

Il dresse le portrait de certains d'entre eux. Portrait peu flatteur, comme celui de Ford Madox Ford pour qui il ressent de l'antipathie. En revanche, il admire Scott Fitzgerald alors célèbre écrivain, mais c'est aussi un homme fragile, confronté à la boisson et à la jalousie de son épouse Zelda qui le pousse à boire pour l'empêcher d'écrire.

Bien vite Hemingway abandonne son travail de journaliste dont l'intérêt est pour lui seulement alimentaire.

*«Ce satané truc de journal qui est en train de me détruire progressivement. Si l'on écrit dans un journal, on doit passer l'éponge sur sa mémoire comme sur une ardoise»*.

Il réalise alors son rêve d'écrire, à Paris *« La ville la mieux faite pour permettre à un écrivain d'écrire »*.

Il nous apprend comment il travaille "*Écris la seule phrase vraie que tu connais*", c'est la phrase clé qu'il utilise devant sa page blanche. Pour écrire dit-il, il faut « *oublier tous les « trucs » de l'écrivain et atteindre en écriture à une authenticité totale, un dépouillement qui va à l'essentiel* ». Il veut écrire « *comme Cézanne peint* », « *transcrire ses aspirations au courage face à l'adversité, se débarrasser de tout ce qui gêne l'expression véritable de son moi profond* ».

Gertrude Stein l'encourage dans cette voie et lui apprend à « *décortiquer* » son style, le pousse à supprimer tous les mots inutiles et vulgaires : « *Vous ne devez rien écrire qui soit inaccrochable* ».

Il travaille dans les cafés et les restaurants du boulevard Montparnasse, Le Dôme, La Rotonde, Le Select, La Coupole, La Closerie des Lilas. Ce sont des lieux qui l'inspirent et aussi des endroits de rencontre et de discussions dont il aime la bonne humeur. Il s'accorde des pauses pour se restaurer et nous fait partager son repas, par exemple : « *(...) en entrée, 2 douzaines de Marennes plates savourées avec une bouteille de Pouilly-fuissé* », puis, le plat de résistance, « *(...) un tournedos béarnaise, arrosé d'une bouteille de Châteauneuf-du-Pape* ».

Il semble se nourrir et écrire avec la même délectation.

La vignette « *Nada y pues nada* », rédigée en 1961, doit conclure son recueil de souvenirs. Il y fait allusion au traitement d'électrochocs qu'il vient de subir et à sa santé défaillante « *Cet ouvrage contient des matériaux des remises de ma mémoire et de mon cœur. Même si l'on a trafiqué la première, et si le second n'est plus* ». Il peine à cacher la mélancolie qui s'empare de lui. Quelques temps après il se suicide d'une balle dans la tête.

*Antoinette*

# Ma Part de Gaulois

Magyd Cherfi

Magyd Cherfi né le 4 novembre 1962 à Toulouse, est un chanteur, écrivain et acteur français d'origine algérienne, parolier du groupe Zebda. Puis il a continué la chanson en solo . Il a publié « Livret de famille » en 2004 et « la Trempe » en 2007 chez Actes Sud. Son livre « Ma part de gaulois » est une autofiction sortie en août 2016 -Actes Sud . Il a été proposé pour le Goncourt « *je suis sur le cul. C'est magnifique ! C'est un plaisir rare* »

Ce livre est l'histoire d'un jeune issu d'une famille d'origine algérienne dans la banlieue de Toulouse dans la Cité des Izards : « *petit beur de la rue Raphaël* ». Ce garçon a une famille éducatrice pour qui l'école a de l'importance et surtout la mère qui durant toute la scolarité de ses enfants a contacté les professeurs pour être sûre que tout se passait bien pour eux.

Dans ce roman , je vois deux thèmes :

La Culture, l'apprentissage du Français nécessaire à l'intégration. La place du Français pour Magyd mais souvent le roman fait la part belle au « parler des cités » !

L'intégration des peuples venus d'Afrique du Nord dans les année 60 et la place des femmes.

## a) La culture

Magyd, poussé par sa mère pour obtenir le Bac, le réussira pour le bonheur de celle-ci ! Le 1er Bac Arabe de la Cité ! C'est donc l'année de terminale ! On découvre un jeune Beur qui voulait être « le Victor Hugo des banlieues », passionné par la littérature, la poésie : « *j'étais dans la cité comme un magicien des mots et m'en léchais la plume* » mais modeste il sent ses faiblesses et parle même de « scribouillage », il était la plume du quartier ! « *à défaut d'être mec, je me suis fait plume et ma haine, plutôt que des poings, s'est servie d'un stylo* »

En fait Magyd avait du vocabulaire quand il parlait « *pour mes potes, conjuguer correctement ses verbes, c'est devenir blanc, devenir Français, devenir l'ennemi* » et encore « *lire c'est trahir, parce qu'eux n'ont pas les codes* ». Magyd faisait partie des enfants qui ont aimé se voir en Français et a été passionné par l'histoire de France : « *Français jusqu'à 17h et ensuite la rue nous broyait* ». *On a aimé être Français parce que les Français disent au conjoint « mon amour » « mon chéri »... chez nous la femme disait « ho » et lui-même éruçait des « hé »*. Malheureusement, le fossé se creusait entre lui et ses potes arabes qui le traitaient de pédé parce qu'il aimait les livres : « *on t'aime pas parce que tu nous ressembles et que tu cherches à pas nous ressembler, tu cherches quoi avec tous ces mots que tu apprends ?* » Un jour, d'avoir utilisé « éventuellement » il a eu droit à « *c'est ta grand-mère qui a mangé des livres et c'est toi qui les craches par le cul, tu pues, c'est tout et puis d'abord tu joues pas !* »

Heureusement qu'une petite bande l'accompagnait pour faire du soutien scolaire ou du théâtre pour les enfants ! Magyd est fondamentalement différent : « *j'ai eu envie de changer d'air, l'envie d'un petit tour en France, d'entendre parler d'autre chose que de révolution ou de ces satanés problèmes de banlieue, de crise d'identité , de lien social, de prévention de la délinquance et des violences correctement formulées, d'évoquer quelques grands esprits, Camus, Sartre, Montesquieu et Montaigne.* » « *Envie d'être invité à la charcuterie aveyronnaise ou du canard de par ici* ».

b) l'intégration des peuples venus d'Afrique du Nord dans les années 60, la place des femmes

Une distance entre eux, les Arabes et les Français, ils en plaisantent souvent sur le thème de l'Arabe qui s'excuse auprès des Français : « *Imagine une pièce qui s'appellerait : « Nos excuses » !*

*« on vous promet de plus vous embêter, pardon de vous exaspérer, de vivre qu'entre nous, de brouiller votre identité, oh pardon de ne pas être chrétien ! il a fait un signe de croix ! »*

P 126 Magyd se rend compte qu'en fait « *on aurait deux façons d'être ? Deux façons de penser, deux lobes autonomes qui résonneraient en fonction de la présence des blancs ou pas* »

La montée de l'Islamisme et du Salafisme le consterne « *J'ai du mal à me projeter tant l'avenir est incertain. Par exemple, plus jeune, je n'aurais imaginé que tant de filles se voileraient. Je m'étais dit la démocratie, la République pour tous vont entraîner une adhésion à des valeurs, à un patrimoine commun* ». Et au fil du temps certains ont préféré se tourner vers des islamités, africanités plutôt que l'état de Droit. Parce qu'on leur a toujours dit :

*« Vous n'êtes pas chez vous ... Ils ont cherché un refuge là où il y avait des frères ».*

Une jeune fille fut maltraitée, battue car on l'avait surprise en train de lire un livre :

*« Père et frère d'une seule main l'avaient déchiquetée pour un bouquin ». Magyd défend les femmes, « on va pas changer deux mille ans de tradition, si on bouge un tout petit peu, les lignes ce sera bien... c'est toute mon ambition à moi »*

Cette montée de l'Intégrisme fait que les femmes ont peu évolué dans la cité, perte de liberté : *« aujourd'hui elles sont pour beaucoup terrorisées, certaines se suicident, d'autres fuient et beaucoup se soumettent, quand ce n'est pas la violence physique employées envers elles, il y a cette violence affective qui est le chantage à la tribu, à l'honneur de la tribu ».*

En conclusion, je dirai que ce livre m'a plu parce qu'il fait connaître ce dilemme vécu par un jeune arabe de banlieue attaché à sa famille et à ses traditions qu'il réprouve souvent (comme le repas pour fêter le bac où il dû sacrifier un agneau ) et attiré irrésistiblement par la culture française qu'il chérit par dessus-tout !

Son style met en évidence cette difficulté pour se positionner dans la vie. On lui a même posé la question : *« quand la colère vous tient , votre écriture devient irrespectueuse, la langue de la rue ressort ! »* Il répondra : *« je dois rester le Magyd de la rue que j'ai été. Si je ne veux pas me perdre, je ne dois pas laisser le Magyd de l'érudition tout seul, alors je dois tricoter les deux langues. Je suis un schizophrène de la littérature, c'est une manière d'être entier. Écrire c'est me chercher et me trouver »*

Josette J.

## La vie de ma voisine

Geneviève Brisac

L'auteur est né à Paris en 1951 Elle était professeur en Seine Saint Denis Elle est d'une famille d'intellectuels. Editrice chez Gallimard elle dirige actuellement les Collections de l'École des Loisirs depuis 1989

Elle a publié de nombreux livres son premier roman « Les filles » raconte sa période d'anorexie à l'adolescence. Elle a obtenu le prix Femina pour « Week-end de chasse à la mère » en 1996.

Ce livre raconte la vie d'Eugénie Plocki, fille de juifs polonais pendant la deuxième guerre mondiale.

Lors de son emménagement dans une nouvelle résidence, alors qu' elle entasse tout ce qu' elle n'a pas osé jeter quelqu'un surgit, Eugénie : « *Je voudrai vous parler de Charlotte Delbo vous l'avez évoquée et je la connaissais* ». Cette résistante qui était revenue d'un autre monde « *dites-moi je suis revenue ou je suis encore la bas* ». Elle avait juré à ses camarades qu' elle raconterait plus tard les choses de la vie quotidienne.

Le dimanche suivant je suis montée chez ma voisine et nous parlons de Charlotte, sa passion de vivre mais le dialogue va vite évoluer vers la vie d'Eugénie, née en 1927 de parents juifs polonais Rivka et Nuchim.

Rivka la mère a quitté son village à 18 ans. C'était l'aînée de 12 frères et sœurs, militante de 20 ans féministe, dégoûtée des injustices et des violences.

En 1924 elle rencontre Nuchim qui est arrivé en France en 1920 En 1925 naît Eugénie déclarée française (droit du sol) et en 1928 arrive un garçon Maurice.

*<<nous n'étions pas riche mais tout allait bien>>*

La mère, un cerveau, travailleuse infatigable apprend le français qu'elle parle sans aucun accent ; le père lui raconte la vie de sa famille : les assassinats, le parti, Trotski, la mort de son frère assassiné, les amis arrêtés les uns après les autres.

En 1936 : voyage à Varsovie pour connaître la famille de la mère, 36 heures de train dans l'Allemagne nazie, Jenny gardera un très mauvais souvenir de ces gens qu'elle ne comprend pas elle dira « je ne me sens pas juive ».

De retour à Paris ce sont les manifestations, usines en grève, mais elle lit Victor Hugo Zola Anna Karenine, tout ce qu'elle trouve.

En 1939 le père voudrait partir en Angleterre mais la mère ne veut pas recommencer sa vie ailleurs.

En 1940 premières mesures anti juives les rafles, plus de travail, l'Étoile jaune dès 1942 la peur puis l'arrestation le 16 juillet 1942 : *<<les enfants français peuvent partir>>*

Après vérification de leurs identités, Jenny et son frère peuvent partir. Nuchim et Ricka vont dire à leur enfants en quelques minutes tous ce qu'ils savent de la vie des hommes, de l'amour de la vie ; ils ont deux heures pour se dire adieu et la mère raconte à sa fille l'inventaire de la maison la lessive le repassage les courses (pages 99 et 100). C'est à pleurer.

*Ils ne se reverront jamais.*

Jenny rentre à la maison où la concierge est en train d'ouvrir les tiroirs et de fouiller partout.

Ils vont s'en sortir grâce à une amie Monique et à leur volonté de ne pas baisser les bras, leur clairvoyance

Son frère est parti dans la famille du joaillier qui l'emploie et en 1944 premier bac avec mention, mais toujours aucune nouvelle des parents, elle rode au Lutecia puis cesse d'y aller.

Grâce au frère de Stéphane Hessel elle découvre les auberges de jeunesse, elle voyage en Italie, fait de belles rencontres. En 1989 elle va à Auschwitz.

Elle rentre dans l'enseignement et pendant toutes ces années où elle est devenue une institutrice réputée elle n'a pas voulu d'autres classes que le cours préparatoire.

Au milieu de années 1950 elle rencontre Charlotte Delbo qui va lui raconte les camps : les appels, les projecteurs, les chiens, les miradors, les baraquements. Elles deviennent amies. En 1992 s ouvre à Moscou la première réunion officielle organisée par d'anciens déportés des camps soviétiques. Jenny fait partie de la délégation française « c'est dommage que Charlotte soit morte nous aurions étalés autour de nous les petites brochures rapportées de Moscou ».

Ce livre est un petit bijou de finesse de sensibilité

L'auteur a mis tout son art au service de ces événements si tragiques. Au-delà de la vie de Jenny elle raconte d'autres histoires, des personnages qui mériteraient eux aussi un livre. La vie des parents, le père plus tourné vers le développement de l'esprit et qui a tout de suite saisi l'intelligence de sa fille, la mère plus prosaïque mais tellement humaine. Le moment où ils vont être séparés ce passage est extraordinaire d'intensité en quelques heures elle lui apprend tout ce qu'une mère dit à sa fille en une vie c'est elle qui a donné à sa famille l'énergie et la force de pouvoir s'en sortir toutes les bases ont été posées Je n'ai pas pu vous détailler plus ce roman mais vous aurez plaisir à le lire, vous ne serez pas déçu.

Je garde pour la fin, l'histoire d'un petit bout de papier que Jenny et son frère vont recevoir fin Août par la poste «c'est écrit en yiddish»

*Soyez tranquille les enfants*

*Maman et moi Nous partons ensemble. Papa. Vivez et espérez*

**Comment mon père s'est-il procuré un crayon, comment ce papier a-t-il pu résister au passage du temps ?**

*Suzanne*

## **Petit pays**

Gael Faye

Pour ce premier roman Gael Faye a reçu le prix FNAC 2016.

Il est né au Burundi en 1982, d'une mère Rwandaise et d'un père français.

A l'âge de quatorze ans, en 1990, il quitte son pays natal à cause de la guerre civile déclarée au Burundi, à la suite des massacres Tutsis-Hutus au Rwanda voisin et de leur prolongement au Burundi. Il vit alors dans les Yvelines avec ses parents et fait des études de commerce et finances d'où découle son premier travail à Londres. Il abandonne vite son poste de trader pour sa passion musicale et fonde avec son ami Edgar Sekloka le duo MILK, COFFEE and SUGAR. Il joue aussi en solo et, en 2016, publie un premier album intitulé "Pili-Pili sur un croissant beurre" ainsi que son premier livre "Petit pays".

Il y raconte l'enfance de Gabriel, dit Gaby, dans une impasse résidentielle d'un quartier bourgeois de Buzumbara, la Capitale. Il a dix ans et sa petite sœur Ana en a trois de moins. Avec sœur, son papa blanc aux yeux verts et sa maman Tutsi rechapée du premier massacre rwandais, il raconte promenades et pic-nic au bord du lac. Avec ses camarades, on participe à ses jeux au bord de la rivière ou à travers les jardins de manguiers. Avec l'institutrice Madame Economopoulos, on prend part à sa découverte des livres.

Mais l'ambiance ludique se dissout lentement. Sa mère quitte son père, la maison et les enfants. Les soupçons racistes apparaissent. La violence se généralise et les enfants qui en sont contaminés jouent avec des grenades et rêvent de kalachnikov. On tue dans la rue, dans les jardins, puis les maisons. La mère, revenue d'une recherche familiale au Rwanda, vomit sa désespérance à l'oreille de la petite Ana. Gaby s'interpose et provoque une scène familiale si violente que le père évacue ses deux petits vers la France...

Gaby, à trente ans, est installé dans un petit appartement à Saint-Quentin en Yvelines. Un jour, il retourne au pays pour recueillir un héritage de livres. Tout est apaisé mais il ne reconnaît pas les lieux de son enfance. Murs et barbelés ont remplacé les bosquets de bougainvilliers. Il retrouve son ami Armand qui le guide vers le cabaret en planches où, jeunes ados, ils s'essayaient aux premières bières.

Recroquevillée tout au fond du boui-boui, une vieille femme alcoolique tête au chalumeau un alcool artisanal et chantonne d'une voix ravissante qu'il reconnaît. C'est sa mère. Il s'approche, ému. Elle lui caresse la joue avec tendresse: "Tu es revenu, Christian!"

C'était le nom... de son cousin assassiné au Rwanda.

Elliptique et insoutenable, la folie colle à l'âme des rescapés!

Gabriel, le narrateur s'est réfugié dans les livres et le déni. Pour ne pas voir le sang répandu et l'horreur des cadavres allongés si simplement dans les caniveaux, il raconte sans pathos, avec des mots d'enfant bien élevé l'horreur de tous les jours. "J'érigerais ma vie en forteresse et ma naïveté en chapelle".

Frisson dans le dos! Le lecteur le suit sans porter de jugement, s'exclamant comme l'auteur: "quel gâchis, l'Afrique!"...

N.B. Situé sur les hauts plateaux du grand rift africain, au cœur du continent, le Burundi a la forme d'un triangle, pointe en bas. Il est bordé à l'ouest par le lac Tanganyika et le Congo, au nord par le Rwanda et à l'est la Tanzanie.

11 millions d'habitants: tutsis, hutus, pygmées et blancs importés - Langues: le kirundi et le français - Gouvernement: république - ressources: agriculture, café thé, coton.

*Roselyne*

## Remède de cheval

M.C. Beaton

Née en 1936 à Glasgow, Marion Chesney alias **M.C. Beaton** a été libraire et journaliste avant de devenir un des auteurs de best-sellers les plus lus de Grande-Bretagne avec ses deux séries de romans policiers Hamish MacBeth et surtout Agatha Raisin (plus de 15 millions d'exemplaires vendus dans le monde).

Agatha Raisin revient dans son petit village de CARSELY d'un séjour aux Bahamas où sous prétexte d'y passer des vacances, elle cherchait la compagnie du séduisant James Lacey, son voisin qui avait laissé entendre qu'il partait pour Nassau, capitale de l'archipel.

Après maintes recherches, Agatha se résout à appeler Mme Bloxby, l'épouse du pasteur, pour demander où il pouvait bien se trouver (comptant par ailleurs sur sa discrétion). Cette dernière l'informe que M. LACEY, au dernier moment, a reçu un appel d'un ami qui se trouvait au Caire l'invitant à l'y rejoindre. Agatha comprend alors que son charmant voisin avait sauté sur l'occasion pour éviter de se trouver en sa compagnie. Il faut dire que James, colonel à la retraite, est un irréductible célibataire et entend le rester, et sa voisine, elle, une redoutable chasseresse lorsqu'il s'agit de conquérir un homme.

Un vétérinaire a ouvert un cabinet à Carsely. Ce dernier ne désemplit pas de toutes ces dames venues avec leur matou (il faut dire que Paul BLADEN, le vétérinaire, est un beau quadragénaire). Ayant inopinément fait sa connaissance à la boucherie, Agatha décide de lui amener Hodge, son chat qui, entre parenthèses, se porte comme un charme.

Lorsque pour prendre la température d'Hodge, BLADEN, après l'avoir sorti de sa caisse avec brutalité, enfonce avec une violence inouïe le thermomètre rectal dans le postérieur du pauvre chat, Agatha regrette de le lui avoir emmené mais elle fond littéralement lorsque BLADEN l'invite à dîner le soir même. Soirée qui tourne court en raison d'une forte tempête de neige qui occasionne de nombreux aléas à la pauvre Agatha. Elle apprendra, non pas par le vétérinaire lui-même mais par une voix féminine, se présentant comme son épouse qu'avec un temps pareil ce dernier s'était bien gardé de sortir.

Bill Wong, sergent à Carsely, semble avoir beaucoup d'estime pour Agatha et lors d'une visite qu'il lui rend, il lui fait subir un petit interrogatoire amical concernant Lacey et Bladen. Lorsqu'Agatha lui révèle que Bladen l'a laissé en plan après l'avoir invitée au restaurant et qu'au téléphone c'est son épouse qui lui a répondu, Bill, méfiant à l'égard de Paul Bladen, lui apprend qu'il était séparé depuis cinq ans de son épouse et que le divorce avait été prononcé depuis un an et enfin qu'avant d'ouvrir son cabinet à Carsely, Bladen s'était associé à Peter Rice, vétérinaire à Mircester. Le cabinet ne désemplissait pas de femmes qui faisaient la queue, jusque dans la rue ! Et par la suite, elles ne s'y étaient plus rendues. *"Bladen est un as avec le bétail et les chevaux, mais il a horreur des chats et des petits chiens"*.

Après le départ de Bill, Agatha reçoit un appel téléphonique de Jack Pomfret qui dirigeait une entreprise de relation publique concurrente de celle d'Agatha, entreprise qu'elle avait vendue pour profiter encore jeune d'une belle retraite. Ce dernier lui propose de devenir son associé et l'invite à se rendre à Londres pour y rencontrer deux PDG avec lesquels ils seront en affaires. Agatha relate à Bill la

raison de son séjour à Londres. Bill va avoir encore l'occasion de mettre en garde Agatha contre ces éventuels associés.

Rentrée de Londres, elle contacte Paul Bladen et ce dernier l'invite au restaurant. Dans ce restaurant miteux, où "la nourriture compense la médiocrité du décor" d'après Bladen, celui-ci lui fait du gringue et lui avoue qu'il a un rêve, le projet de créer une clinique vétérinaire de qualité mais il lui faut des fonds. Un peu éméchée, Agatha lui propose d'elle-même de faire un don et de lancer la souscription.

Lord Pendelberry fait appel au vétérinaire pour s'occuper d'un cheval. Seul dans les écuries, Bladen remplit une seringue d'un anesthésiant, l'étorpine et sur une petite table, il avait posé un flacon de diprénorfine pour ranimer le cheval et en cas d'accident où il s'injecterait lui-même l'étorpine, un flacon de naloxone puissant antidote à l'étorpine. Au moment où il levait la seringue pour la planter dans la veine jugulaire du cheval, quelque chose s'abattit violemment derrière son crâne. L'assassin lui prit la seringue de la main et la lui planta dans la poitrine. Encore lucide, Bladen tenta de récupérer la naloxone mais d'un coup de pied, l'assassin renversa la table et Paul mourut en quelques secondes.

Bill Wong informe dès le lendemain Agatha de ce qu'il considère comme un tragique accident bien qu'un détail lui paraît étrange : le coup porté à l'arrière de la tête qui avait occasionné une petite bosse mais du fait qu'il gisait sur le côté comment se l'était-il faite ?

James Lacey, mit au courant, pencha pour un assassinat (Bladen après avoir été adulé, a été honni par une majorité de ces dames qui se rendaient assidûment à son cabinet et qui furent par la suite reçues avec une ostensible méchanceté.) Il garda cependant l'estime de quelques unes de ces dames.

Agatha et James commencent leur enquête (l'une parce que cette enquête va la rapprocher le plus souvent possible de son cher James et l'autre, pour chasser l'ennui et éviter le plus possible de se remettre à l'écriture d'un livre qu'il a commencé).

Amenée à interroger toutes les personnes qui ont côtoyé le vétérinaire et à poser des questions dérangementes, Agatha s'attire leur défiance voire animosité. Une des dames, Mrs JOSEPH, qui détestait Bladen (il avait de lui-même pris la décision d'euthanasier son chat) a eu la mauvaise idée de lancer à la cantonade lors d'une réunion du comité des dames de Carsely qu'elle dirait tout sur Bladen à 10 heures le lendemain et avait demandé à Agatha de venir chez elle.

Agatha se rendit donc chez Mrs JOSEPH. Après avoir vainement sonné à la porte d'entrée sans obtenir de réponse, Agatha pénètre dans la maison silencieuse. Nulle trace de Mrs JOSEPH. Agatha s'enhardit et au premier étage, après la chambre à coucher elle pousse la porte de la salle de bain et découvre le corps sans vie de Mrs JOSEPH. Mrs JOSEPH était diabétique ...alors le diabète est-il la conséquence de ce décès ou est-ce un nouveau meurtre ?

L'enquête devient plus dangereuse et Agatha en avançant dans son enquête mettra sa vie en péril.

*Ghislaine*

## « De l'âme »

François Cheng

### L'auteur

Cheng Chi-Hsen est né le 30 août 1929 à Nanchang dans la province du Jiangxi. Le nom chinois de l'auteur signifie « Qui embrasse l'Unité ».

Membre de l'Académie française, il est à la fois poète (*Entre source et nuage*, 1990 ; *Le Livre du vide médian*, 2004), romancier (*Le Dit de Tianyi Prix Femina 1998*, *L'Eternité n'est pas de trop* 2002, *Quand reviennent les âmes errantes* 2012) et essayiste (*Cinq méditations sur la beauté* 2006, *L'un vers l'autre* 2008, *Cinq méditations sur la mort autrement dit sur la vie*, 2013, *Assise*, 2014). Il est également calligraphe chinois.

Issu d'une famille de lettrés, après des études à l'Université de Nankin, François Cheng arrive à Paris avec ses parents en 1948 lorsque son père obtient un poste à l'Unesco. Alors que sa famille émigre aux États-Unis en 1949 en raison de la guerre civile chinoise, le jeune Cheng décide de s'installer définitivement en France, motivé par sa passion pour la culture française.

Il se consacre à l'étude de la langue et de la littérature française en vivant dans le dénuement et la solitude. Dans les années 1960 il fait des études universitaires de lettres et obtient un diplôme de l'École pratique des hautes études.

Il réalise des traductions en chinois de poèmes français et de poèmes chinois en français.

En 1971, il prend la nationalité française et choisit François comme prénom français en référence à Saint François d'Assise.

En 1961 voyageant avec des amis, découvrant Assise il s'exclame "Ah, c'est là le lieu, mon lieu ! C'est là que mon exil va prendre fin !" Il s'intéresse alors à la vie du Saint et consacre un livre à cette « rencontre ». Lors d'une interview au Figaro, il explique « ... à travers François j'ai mieux connu le Christ et épousé sa Voie. Je suis porté par la conception du Tao, mais il me semble que la Voie du Christ m'a mené plus loin, dans mon rapport aux êtres et dans l'expérience mystique qu'est pour moi la poésie ».

### Le livre

Cet ouvrage est un recueil des lettres écrites par François Cheng à une amie. Il répond à cette amie, qu'il ne nomme jamais, et qui lui demande de parler de l'âme. Il n'y a dans ce livre que la moitié de la relation épistolaire puisque les lettres ne sont que celles de l'auteur. C'est le cheminement philosophique, empreint de poésie, de l'intime conviction spirituelle de François Cheng, en tant que chinois, taoïste et chrétien, qui est tracé au fil des lettres.

L'auteur rappelle la réalité organique du corps « *ensemble d'organes qui permettent à la vie de fonctionner* » (p.24) « *organes miraculeusement agencé pour se nourrir et se mouvoir* » mais aussi « *organes sensoriels pour sentir, cœur et entrailles pour éprouver des élans affectifs, cerveau qui, tout en étant le siège de l'esprit, contribue à alimenter la mémoire* » Le corps et l'esprit sont donc associés. Le besoin et le désir, de respirer, se nourrir, mais aussi s'émouvoir, aimer, être aimé, ... expriment la vie, l'existence impliquée « *dans un élan vers une possibilité d'être plus élevé* » c'est ainsi que François Cheng associe l'âme au corps et à l'esprit. « *L'âme et le corps sont solidaires* » « *Sans âme le corps n'est pas animé ; sans corps, l'âme n'est pas incarnée* » sans qu'il y ait pourtant un simple rapport d'équivalence « *l'âme animant le corps relève du principe de la vie* » (pages 24 à 26)

François Cheng exprime des interrogations : le cœur, morceau de chair qui bat est-il le moteur de la vie, ou, bat- il au nom du principe de vie, un vouloir vivre, un désir d'être qui maintient le cœur en marche ?

Ces interrogations le conduisent du simple « *niveau instinctif du vouloir-vivre* » à un « *désir d'être* » plus élevé, celui du « *Désir initial grâce auquel l'univers est advenu* » (page 29).

L'âme lui semble en nous depuis notre naissance, d'abord en tant que pré-langage (page 35). Cependant, dans la tri-polarité corps, âme, esprit, s'il est possible de définir le corps, « *une définition nette de l'âme et de l'esprit se révèle impossible ; on ne peut les cerner qu'en les situant l'une par rapport à l'autre* » (page 40), François Cheng écrit "*l'esprit raisonne, l'âme résonne*", "*L'esprit est Yang, l'âme est Yin*" (page 41).

L'esprit est là pour prendre conscience de la réalité de l'âme. Elle demeure le fait de l'unité de la présence de l'Un dans l'univers (page 42). L'âme, marque de l'unicité de chaque personne, lui assure « *une unité de fond et, par là, une dignité, une valeur, en tant qu'être* » (page 43).

Dans sa méditation sur l'âme, François Cheng se réfère à Simone Weil, philosophe, qui paraît, pour l'auteur, comme l'exemple-type de l'émergence de l'âme chez une personne. Elle exprime si bien les "besoins de l'âme." L'âme complexe et simple à la fois, fécondant la poésie, ouvrant l'espace de la charité, de la conscience de la nature, du sacré, de l'art, de la beauté.

L'âme n'exclut pas la souffrance, souffrance qui appelle le partage qui nous relie.

« *Le fait que chaque être est unique ne l'isole nullement dans un écrin exceptionnel* », « *celui qui se sachant unique s'enfermerait dans l'égoïste orgueil ne serait qu'un monstre contre nature. La souffrance seule peut éventuellement l'arracher à sa vanité illusoire* » et le rendre ainsi « *capable d'accorder à l'autre respect et valeur, base à partir de laquelle naît la possibilité de l'amour* ».

Dans les dernières pages de son livre (p.148), François Cheng se questionne "*Suis-je dans le vrai ? C'est une question qui me dépasse*", toutefois l'âme demeure pour lui, même si le corps entre en déchéance et l'esprit en déficience.

Finalement, il affirme que l'âme reste reliée au courant du Devenir - la Voie, parce qu'elle relève du Souffle originel qui est le principe de vie même.

Ce livre ne donne pas une définition de l'âme, il n'affirme rien. Il s'agit plutôt d'une invitation à accompagner l'auteur sur le chemin de sa pensée.

François Cheng nous fait découvrir, en nous éblouissant par l'immensité de sa culture, par son extrême sensibilité, sa vision poétique de la vie.

*Antoinette*

## **No Home**

Yaa Gyasi

Yaa Gyasi née en 1989 au Ghana, arrive aux USA à l'âge de 2 ans avec ses parents. Son père, doctorant en langue française, devient professeur de littérature. Sa mère est infirmière.

Elle-même est diplômée de l'Université de Straford.

En 2009 elle fait un voyage au Ghana. C'est le point de départ de l'écriture de « Homegoing » publié en 2016, traduit en Français sous le titre de « No Home ».

En septembre 2016 elle est distinguée par la « National Book Foundation » dans la liste annuelle des 5 jeunes auteurs les plus remarquables. Elle remporte aussi un immense succès à la foire du livre à Londres la même année.

Du 18<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle, l'auteur fait vivre (de façon alternée) la descendance respective de deux demi-sœurs qui ne se connaîtront jamais.

Un arbre généalogique en début de livre permet de comprendre cette descendance.

Une branche restera en Afrique, La côte de l'Or (Ghana), l'autre sera « embarquée » comme esclave en Amérique du Nord.

Chaque chapitre (14 en tout) est une véritable « nouvelle ». On laisse un personnage pour retrouver sa descendance 15 ou 20 ans plus tard dans un chapitre suivant.

Ces ruptures donnent au livre un rythme très particulier, « le lecteur en sachant plus que chaque personnage sur ses ascendants. »

Le sujet unique de ce roman : où et quand finit l'esclavage ?

Que ce soit en Afrique ou en Amérique, cette histoire familiale retrace la souffrance des êtres humiliés, meurtris par leurs semblables, des vies déchirées, anéantis par la soif de pouvoir et d'argent.

L'Histoire se répète et de chapitres en chapitres l'espoir est une lueur bien faible.

Qu'est-ce que cela signifie aujourd'hui, « être noir » aux États-Unis ?

« *Tout ce qu'ils verraient serait la couleur de sa peau* » : motif suffisant pour faire basculer une vie.

Le dernier personnage Marcus « *qui était une somme de ces époques* » conclue ces siècles d'esclavage :

« *Comment expliquer qu'il n'aurait pas dû être là ? Vivant. Libre. Que le fait qu'il soit né, ne soit pas enfermé dans la cellule d'une prison quelque part, n'était pas dû à un travail acharné ou à sa foi dans le Rêve américain ; il n'était pas arrivé là à la force des poignets mais par simple chance.* »

Un livre passionnant, fort, sans pathos, une réflexion historique, un regard sur un phénomène bien trop souvent classé comme « du passé ».

*Marie-Antoinette*

## **Article 353 du Code Pénal**

Tanguy Viel

Le décors est posé dès les premières pages : le meurtre...

Puis c'est l'accusé face au juge : un long monologue, à la première personne.

Il parle au juge, il se parle à lui-même. Il explique, il constate, se dévoile, garde ses secrets.

Une écriture adaptée au personnage : un quinquagénaire, ouvrier licencié des chantiers navals, courageux, bosseur ; un fils qu'il élève seul ; l'épouse est partie.

Un homme vieilli par les infortunes et les échecs, un homme floué par les promesses d'un promoteur ; d'autres se sont suicidés

« *Et il (le juge) ne disait rien. Et je ne disais rien non plus. Et enveloppé maintenant du silence qui durait, je me demandais si ce n'était pas le mieux pour voir au fond des choses, le silence, un peu comme l'eau d'un étang qu'on aurait remuée et qui serait plus limpide à force de calme, quand, au contraire, ces dernières années, on aurait dit que toute la vase était venue animer la surface... Le juge, non, il voulait que j'aie vu plus au fond... Il voulait, et moi je ne voulais pas.* »

« Un grand roman social » dans la France des années 80, les années « fric » et la question : la violence physique est-elle légitime face à la violence des puissances de l'argent ?

*« Il (le juge) a dit :*

*Après tout, ça...ça pourrait être un accident.*

*J'ai froncé les sourcils... j'ai seulement lâché :*

*Monsieur le juge, ça ne me fait pas rire...*

*Mais il n'écoutait plus, le juge. Maintenant il avait saisi l'un des livres rouges posé là sur le bureau... Écoutez bien... et je l'ai écouté lire.: Article 353 du code de procédure pénale... »*

*« Quand je regarde la mer.depuis la fenêtre de ma cuisine, quand je respire l'air libre de la mer qui se prosterne en contrebas, je récite à voix haute les lignes de l'article 353, comme un psaume de la bible écrit par Dieu lui-même, avec la voix du juge qui résonne encore à mes oreilles, lui, me regardant plus fixement que jamais, disant, un accident... un malheureux accident ».*

Un livre d'une force et d'une intensité impressionnantes non seulement par les idées qu'il défend mais aussi par son style d'écriture.

Et puis il faut lire l'article 353 du code **de procédure** pénale... un conseil qui pourrait être donné à certains !

*Marie-Antoinette*

## Deux petits pas sur le sable mouillé

Anne-Dauphine Julliard

**Anne-Dauphine Julliard**, née à Paris en 1973, est une femme de lettres française. Ses deux œuvres publiées sont *Deux petits pas sur le sable mouillé* en 2011 et *Une journée particulière* en 2013, essais relatant son expérience de vie familiale confrontée à la maladie grave de deux de ses enfants. Elle réalise ensuite le film documentaire « *Et les mistrales gagnants* », sorti en 2017 : la vie de 5 enfants atteints de maladie grave.

C'est le récit de la vie d'une famille où une petite fille est atteinte d'une maladie génétique orpheline : la leucodystrophie métachromatique. Il s'agit de l'absence d'une enzyme du métabolisme des lipides qui favorise l'accumulation de sulfatides qui vont détruire progressivement la myéline : la gaine des nerfs qui permet la transmission de l'influx nerveux. La petite fille a deux ans et on a remarqué qu'elle ne marchait pas normalement d'où le titre.

Elle mourra un an et demi plus tard, après avoir perdu petit à petit tout le potentiel du système nerveux : la faculté motrice en premier puis la déglutition, la parole, la vue et l'ouïe, resteront le touché et le sourire.

Au moment où la famille apprend ce dont souffre leur petite fille, la mère est enceinte. Elle ne veut pas savoir si le fœtus est atteint ou pas. Ils vont vivre une fin de grossesse difficile. La naissance se passe bien. C'est une autre petite fille. Malheureusement elle est aussi atteinte du même déficit. Les médecins leur proposent une greffe de moelle osseuse pour essayer d'enrayer cette maladie. C'est ce qu'ils vont faire en déménageant toute la famille de Paris à Marseille le temps de la greffe soit 4 mois. Pendant ce temps la première petite fille a plusieurs fois besoin de soins hospitaliers. Les deux petites filles seront donc toutes les deux à la Timone à deux étages d'écart. On imagine l'organisation familiale pour réguler la présence des parents auprès du tout petit bébé 5 mois et auprès de l'autre petite fille. Les tensions extrêmes lors de l'irradiation du bébé avant la greffe, lors de la greffe et après tout ce temps en milieu stérile.

Aucun misérabilisme ce livre est un concentré de résilience, vivre jour après jour en se saisissant de tout ce qui peut être positif. C'est un concentré de solidarité intra et extra familiale, une œuvre coordonnée avec les soignants pour éviter la souffrance et privilégier le bien être de l'enfant. Appeler à l'aide quand on est au fond du trou, prendre quelques jours de congé même si toute la famille n'est pas ensemble pour souffler, pour vivre avec l'aîné des enfants un petit garçon qui va bien. C'est un hymne à l'Amour, à la force du lien entre les parents, les enfants, la nounou la famille, les amis, ce qu'ils sont capables de mobiliser et de donner. « Il faut ajouter de la vie aux jours lorsqu'on ne peut plus ajouter de jours à la vie » .

*Cécile*

## Comment Baptiste est mort

Alain Blottière

Enlevé dans le désert par un groupe de Djihadistes avec ses parents et ses frères, Baptiste sera le seul libéré après plusieurs semaines de captivité.

L'auteur nous fait entrer dans la tête d'un adolescent qui a vécu l'indicible, la destruction lente et préméditée de sa personnalité qui le transformera en tueur.

Le roman alterne entre un dialogue (débriefing avec un psychologue) et la narration des événements.

Les nombreuses pages de dialogue sont présentées de façon originale : topographie particulière, phrases courtes, avec des espaces figurant les silences, le mystère, les secrets, les zones d'ombre, comme un halètement.

Une manière d'écrire qui fait passer l'effroi, qui glace.

Peu à peu se révèle l'histoire extraordinaire et cruelle vécu par Baptiste que ces ravisseurs appellent « Yumaï ».

*« Ils m'ont tout pris, ils m'ont fait souffrir, ils m'ont battus  
ils ont voulu me tuer  
ils m'ont privé de tout*

*et ils m'ont fait devenir ce que je suis  
ce sont eux qui m'ont reconstruit. »*

*-« Je suis un monstre moi aussi*

*-je ne peux vivre qu'avec eux*

*cette folie  
cette cruauté*

*c'est en moi «*

*« C'est en moi  
je ne peux pas vous dire comment je le sais  
mais je le sais. »*

Baptiste est mort, survit Yumaï... Mais à quel prix ?

Un sujet d'actualité des plus brûlant traité de façon magistral. (l'auteur s'est inspiré d'un fait réel).

Un livre terrifiant, glaçant qui ne peut laisser indifférent.

*Marie-Antoinette*

# Un trou dans la toile

Luc Chomarat

Né à Tizi-Ouzou en 1959, Luc Chomarat crée "la fabrique de la pub" en 2012, publie en 2014 "L'espion qui venait du livre" et en 2016 "Un trou dans la toile" qui obtient le grand prix de la littérature policière.

Thomas, un créatif travaillant dans une grande agence de publicité, sentant venir son licenciement, accepte un poste d'observateur dans une agence para-gouvernementale. Sous la direction de Buzzati il doit prouver l'existence ou la non-existence de "l'inconnu" qui sévit sur la toile.

Qu'il le traque outre atlantique ou qu'il le cherche avachi les pieds sur son bureau, il a ressenti sa présence par deux fois.

Sa très ravissante femme Liane, Omar son petit garçon de trois ans, Fjord la glaciale fille de sa femme, son ami d'enfance Christian et Emile, le geek qui travaille à ses côtés, ne pourront le retenir.

Hapé par sa recherche, au hasard de ses pas, il va franchir le rideau de perle au fond d'une ultime boutique de souvenirs.

Extrait:

- L'humanité doit devenir digital, dit Emile
- Je croyais que c'était déjà fait.
- Certains sont passés dans le réseau.
- Comme Steve.
- Il y en a d'autres. Les mails que vous recevez proviennent du réseau.
- Quelqu'un dans le monde les a envoyés.
- Tous ?
- Oui, tous.
- Non, certains sont envoyés par des robots. D'autres...
- Tu es fou Emile. Commandons une autre bière.
- Vous ne pouvez pas être certain, lorsque vous êtes connecté à quelqu'un, que cette personne vous parle directement depuis la toile. Qu'est ce que ça a de surprenant, nous avons mis tout ce que nous avons sur la toile.... demandez moi quelque chose, au hasard.
- Thomas réfléchit quelques secondes.
- Sam Peckinpah, dit-il
- Comment écrivez vous ça....

....il y a (eu) quand même deux millions de résultats.

Thomas admire Peckinpah, réalisateur de "La horde sauvage" et autres films d'aventure. Alors que cherche t-il dans ce roman noir sur l'obsolescence? Son lien d'amitié avec Christian se dissoud; il lui abandonne réussite, femme et enfant.... Le web n'apportera pas réponse à son aventure personnelle. Trouvera-il une solution métaphysique pour apaiser ses doutes ?

Drôle de héros pour un thriller virtuel.

*Roselyne*

## Quelques titres à partager « ma valise » pour l'été

### QUAND ROMAN QUI RIME AVEC POÉSIE

#### **Le poids du papillon** - Erri De Luca

Face à face entre le chamois, « le Roi » de la harde d'une taille et puissance exceptionnelle et le braconnier qui veut abattre le seul animal qui lui a toujours échappé.

Entre eux deux il y a la délicatesse des ailes d'un papillon blanc : « ce fut la plume ajoutée au poids des ans, celle qui l'anéantit ».

Ce récit « une épure poétique d'une très grande beauté .

Erri De Luca un talent de conteur hors du temps. »

#### **Le dimanche des mères** - Graham Swift

Comme chaque année les Aristocrates anglais donnent congés à leurs domestiques pour qu'ils aillent rendre visite à leur mère le temps d'un dimanche. Que faire quand on est orpheline ?

Le destin en cette journée de 1924 transformera une jeune servante en écrivain.

« Raconter... conter... Voilà qui sous-entendait que vous faisiez commerce de mensonges, mais elle-même prendrait toujours à tâche d'aller au vif, au cœur, à l'essentiel : de faire commerce de vérités... Cela revenait à trouver un langage. »

Raffinement, délicatesse, sensualité et nostalgie, « un petit chef-d'œuvre, concis et grisant à la fois ».

#### **Luxueuse austérité** - Marie Rouanet

L'auteur, née en 1936, ethnologue, auteur compositeur et chanteuse en occitan, écrivain (une quarantaine de romans, essais et chroniques) vit depuis 1995 à Camarès dans le Rouergue, dans la maison de ses beaux-parents, isolée dans les collines, au bout d'un chemin pierreux à peine carrossable.

« Luxueuse austérité » c'est la vie dans le décors d'autrefois où la maîtresse de maison donnait sa vie du lever au coucher du soleil pour les travaux innombrables : aller chercher l'eau, pétrir le pain, cirer meubles et planchers, coudre et rapiécer, ne rien jeter, faucher l'herbe, ramasser le bois, faire pousser les légumes... l'eau est précieuse, la terre aride, l'argent rare...

« Luxueuse austérité » c'est la vie comme autrefois ; c'est retrouver les gestes d'antan ; c'est redécouvrir les odeurs, les bruits de l'homme, de la nature : «*Je tiens le monde par l'oreille. Celui de la maison, celui du dehors, celui du village. L'oreille devient musicienne...* ».

« Luxueuse austérité » c'est apprivoiser le silence, c'est redonner la valeur aux mots.

Une vie dépouillée source de joies insoupçonnables... et d'une écriture poétique incroyable ...

Un enchantement !

#### **Le rouge vif de la rhubarbe** - Audur Ava Olafsdottir

Dans une nature « close », l'Islande. une histoire toute simple : tendresse des personnages, splendide nature, longue nuit d'hiver, trop longs jours de lumière d'un été très bref... et les rêves d'une petite fille handicapée, conçue dans un champ de rhubarbe sauvage. Une poésie à découvrir.

#### **Le bureau des jardins et des étangs** - Didier Decoin

Un « faux » roman du 12<sup>e</sup> siècle. L'auteur est un créateur d'univers. Celui que certains appellent « le génie des portraits féminins » nous séduit par celui de Miyuki, jeune veuve, qui doit remplacer son mari et entreprendre à pied un périple de plusieurs centaines de kilomètres. C'est l'art de la description : chaque page est pleine de détails, de précisions sur les gens, les gestes, les habits, les lieux, les ambiances. Ce sont aussi des lignes où l'érotisme perle avec beauté, délicatesse, volupté. C'est encore l'Empire des sens où la subtilité des odeurs trouve son apogée lors du concours des parfums « takimono awase ».

Un livre modèle d'écriture, très construit. Un peu trop parfait... ?

## VOYAGE DANS UN AUTRE LANGAGE

### **L'homme qui entendait siffler une bouilloire - Michel Tremblay**

Connaissez-vous le français- québécois : le joual ?

Une découverte dans ce roman qui au-delà de l'écriture est une leçon de vie : comment l'homme réagit-t-il lorsque la maladie devient partie intégrante de son être ? 179 pages de lutte pour trouver la solution en *un seul mot*.

### **Des coccinelles dans des noyaux de cerises - Nan Arousseau**

Un tueur en série, rusé, intelligent, qui sculpte des coccinelles dans des noyaux de cerises mais surtout qui arnaque un voyou du grand banditisme, c'est rare, c'est très fort ! Un récit à la première personne, « une histoire solide, qui tient debout » comme dit son auteur, de l'humour noir, une tragédie sans pathos... inspirée de faits réels.

Il faut se laisser surprendre par le style d'écriture « inventé pour ce récit ». Étonnant, surréaliste !

### **Les Harmoniques - Marcus Malte**

Lorsque la poésie et le jazz se transforme en concert littéraire !

Un polar saisissant, rude... et une plongée dans la guerre de l'ex-yougoslavie qui remplit d'effroi.

## RÉFLEXIONS POUR LE MONDE D'AUJOURD'HUI

### **Le silence même n'est plus à toi - Asli Erdogan**

Chroniques de la romancière Turque qui lui valurent son emprisonnement en août 2016 suite à la tentative du coup d'état de juillet. Libérée quatre mois plus tard suite à des pressions internationales, Asli est sous surveillance en attente de procès.

Son délit : écrire dans un journal pro-kurde pour dénoncer toutes les atteintes à la liberté d'opinion ; se battre pour les droits des femmes.

*« Se mettre à écrire... sur la mort, sur la politique mondiale... Analyser, observer, raisonner. Parler de la violence, de la peine, du meurtre. Donc de la guerre, de la paix, de la justice... Affronter les assassins, faire parler les victimes... se mettre en route pour un nouveau cercle de l'enfer. » p.164*

« Briser l'étau du silence », tel est l'objectif des éditions Actes Sud.

Un témoignage d'une dureté extrême sur la Turquie actuelle, d'une écriture magnifique ce qui le rend encore plus poignant.

Faire de la lecture de ce livre un témoignage de solidarité.

### **Il se passe quelque chose - Jérôme Ferrari**

L'auteur, prix Goncourt 2012 pour « Le sermon sur la chute de Rome », réunit dans un ouvrage des chroniques (22 textes) qu'il a écrites de janvier à juillet 2016 dans le journal « La Croix ».

A cette occasion il explique la cohérence de ces courtes pages hebdomadaires : *« elles s'intéressent toutes à un certain usage du langage et, plus exactement, à la façon dont les mots perdent tout contact avec la réalité. »*

De la déchéance de la nationalité à la liberté d'expression, de la réforme de l'orthographe à la rhétorique des hommes politique, il donne aux lecteurs des éléments objectifs ou critiques.

Deux exemples : dans les feuillets sur « Repentance et héritage », la distinction entre responsabilité politique et responsabilité morale. Dans ceux « Comment voiler un débat de fond », l'argumentation repose sur l'affirmation « qu'en France c'est la République qui est laïque et non la Société.

Professeur de philosophie, pétri de classicisme J.Ferrari oblige à la réflexion, qu'on apprécie ou non sa dialectique.

*Marie-Antoinette*

## **Maman a tort**

Michel Bussi

L'auteur né en avril 1965, politologue, géographe et professeur d'université à Rouen.

Malone, 3 ans et Gouti, son doudou, sont les personnages phare de ce polar bien ficelé dans lequel on se rend compte qu'on a rien compris, quand on croyait avoir compris.

Quel rapport entre ce cambriolage qui tourne mal et l'enfant ? Et ce doudou, c'est un chien, un cochon ? De quel pouvoir est-il doté pour avoir un tel ascendant sur l'enfant ?

Vasile, le psychologue scolaire est le seul à croire Malone qui affirme que sa maman, n'est pas sa vrai maman. Les souvenirs d'un enfant de cet âge s'effacent vite, mais ceux de Malone semblent tenaces.

Vasile fait part de ses doutes à la commandante Marianne Augresse qui enquête sur le cambriolage et aura du mal à débrouiller les fils de cet écheveau tout en essayant de donner un sens à sa vie.

Et sans être un roman à l'eau de rose, des rayons de soleil viendront éclairer le mot

F I N.

*Josette M.*